

Document extrait du manuscrit « Mon enfance, ma vie. » écrit en 1995 pour ses enfants par Raymonde Loukianoff, femme de Rostislaw Loukianoff. Agée de 98 ans en 2014, pensionnaire de la Maison de retraite de Pornic-Centre, elle n'a plus aujourd'hui aucun souvenir de cette époque.

LES EVENEMENTS DE 1944.

Quelques jours avant le 26 Août 1944, Rostislaw allait chercher le lait à la ferme des Terres Jarries, chez la famille Vénéreau, comme d'habitude.

Mme Vénéreau, dont le mari était prisonnier, avait accepté de nous fournir du lait pour Boris alors âgé de seize mois. Aussi, tous les matins, c'était le travail de Rostislaw qui partait à bicyclette autour de 9 heures.

Ce jour-là, à midi, il n'était pas rentré. Inquiète, je suis allée à sa rencontre et je l'ai aperçu qui revenait à pied, son vélo à la main. J'ai tout de suite vu qu'il n'était pas dans son état normal. Quand je lui ai demandé ce qui lui était arrivé, il m'a dit de me taire:

- Chut, chut... Je te dirai cela à la maison...

Il m'a répété cette phrase plusieurs fois le long de la route. Il avait beaucoup bu.

Arrivée chez nous, j'ai donc appris que, dans la campagne autour de la ferme, il avait entendu des soldats allemands parler... russe! Sans aucune gêne, il s'était approché d'eux et avait engagé la conversation. En fait de soldats allemands, il s'agissait de prisonniers russes enrôlés dans l'armée allemande. J'ai appris depuis comment ils avaient été enrôlés: les Allemands les avaient parqués dans des camps où ils mouraient de faim. Puis, alors qu'ils étaient mourants, les Allemands leur avaient préparé un repas fabuleux auquel ils n'avaient droit que s'ils s'enrôlaient. On leur promettait de ne pas les envoyer combattre d'autres Russes. Ceux qui n'ont pas cédé sont morts...

Rostislaw avait donc pris contact avec leurs chefs et en particulier avec le colonel Potiéreïka. Il n'avait pas eu beaucoup de mal à les persuader d'agir contre l'armée allemande et leur accord avait dû être quelque peu arrosé.

Quelques jours plus tard, il n'est pas rentré à la maison. Il est resté parmi ces Russes pour établir un plan contre les Allemands. Il passait la nuit avec eux. Il venait de temps en temps quelques minutes seulement à la maison. Un jour, je m'en souviens, il était accompagné d'un gradé russe qui parlait un peu le français.

Or dans la nuit du 25 au 26 août, j'ai été réveillée par des cris dans la rue:

MG

- Au feu! Au feu! Au feu chez Pollono!

Je suis allée à la fenêtre, comme d'ailleurs ma voisine, Mme Guillet, femme du juge de paix, ainsi que Mme Fortineau qui tenait la pharmacie d'en face. Nous avons entendu hurler en allemand chez l'horloger Camille Cizeau et frapper très fort en martelant la porte.

J'ai réalisé que j'étais seule avec deux enfants dont un bébé et que je n'avais aucune issue par l'arrière. J'ai fait part de mes inquiétudes à Mme Guillet qui m'a dit par la fenêtre:

- Venez vite, et prenez des couvertures!

Il y avait, bien sûr, le couvre-feu, et l'on n'avait pas le droit de sortir dans la rue. Mais je suis tout de même allée chez ma voisine avec mes deux enfants.

J'ai appris cette nuit-là que Mme Guillet et son mari travaillaient avec M. Denis dans la Résistance et je les ai mis au courant des contacts qu'entretenait Rostislaw auprès des Russes.

Le lendemain 26 août, c'était la terreur dans Pornic. Les Allemands avaient mis le feu à la maison Pollono et sillonnaient la ville en armes dans des camions. Tous les habitants devaient

se rassembler l'après-midi sur le môle en laissant les portes ouvertes. Je ne pouvais joindre Rostislaw qui ne m'avait pas révélé l'endroit exact où il se trouvait. Je guettais donc les quelques soldats russes que je connaissais. Par bonheur, je vis sur la place du Marchix le gradé russe qui arrivait, une valise à la main. J'ai quitté la maison et à distance, en essayant de

ne pas faire un geste qui soit mal interprété par les Pornicais, j'ai réussi à lui dire "Komm, komm..." Je crois que cela veut dire "Venez" en allemand. Il a compris et m'a suivie au magasin.

Les Russes n'étaient pas au courant de ce qui se passait. Leur détachement commandé par le colonel Potiéreïka, qui avait obtenu la croix de fer pour ses combats dans l'armée allemande, était cantonné en pleine campagne et n'était pas en liaison avec les Allemands qui occupaient la ville sous les ordres du capitaine Meyer.

Au magasin, je me suis aperçue que de toute façon le Russe venait me voir: la valise qu'il portait contenait des cadeaux qu'il destinait à sa femme et que, par sécurité, il voulait me confier. Je lui ai appris la situation que nous vivions, en m'exprimant comme je le pouvais, en français avec quelques mots d'allemand et beaucoup de gestes. Il a compris que dans l'après-midi il se passerait quelque chose, m'a rassurée et est parti prévenir Rostislaw.

Dans l'après-midi, nous nous sommes donc rassemblés sur le môle. Les mitrailleuses étaient braquées sur nous¹. J'étais debout comme tout le monde, au premier rang avec mes enfants, Yannick à côté de moi et Boris dans son landau. Tout à coup j'ai aperçu deux des Russes que je connaissais: ils arrivaient à cheval, s'arrêtèrent au niveau du bureau de tabac, observèrent ce qui se passait et repartirent.

Plus tard, j'ai vu venir Rostislaw accompagné d'un soldat russe. Comme j'étais très en avant, il nous a vus tout de suite.

- Remonte à la maison, il n'y a plus de danger, me dit-il.

- Mais ce n'est pas possible...

Il m'a emmenée, le soldat russe a pris le landau de Boris et ils nous ont obligés à remonter les escaliers menant vers le haut de la ville. J'étais terrifiée, je pensais que l'on allait recevoir une balle à chaque instant.

MG

Derrière nous, toute la foule nous suivit. Je ressentis un immense soulagement.

Rostislaw m'a expliqué que le colonel Potiéreïka était allé au casino auprès du capitaine Meyer pour lui ordonner de libérer la population. Il avait en effet un grade supérieur à celui du capitaine Meyer et celui-ci avait cédé. D'ailleurs les Russes étaient groupés non loin du cinéma St-Gilles, prêts à intervenir à la première alerte.

Nous avons reçu la visite au magasin, le lendemain ou le surlendemain je ne me souviens plus, du colonel Potiéreïka. Mme Guillet lui avait préparé un repas et nous avons fait des projets pour mettre en contact les Résistants de Pornic avec les Russes. Il s'agissait de MM. Gasse, Bracquemard, Raulic, Tessier et Denis, bien sûr, ainsi que d'autres.

Le 2 septembre, le gendarme Tendron, de Pornic, rencontrant Rostislaw, lui annonça qu'un papier le concernant était arrivé à la gendarmerie et qu'il devait s'y rendre. Là, le chef de brigade, Delsart, lui remit un ordre de la Kommandantur:

"Le réfugié russe Rostislaw Loukianoff, demeurant à Pornic, est expulsé. Il devra quitter Pornic le 3 septembre 1944 par la route de la Bernerie."

La signature, illisible, était celle d'un capitaine allemand. Rostislaw me montra cet ordre ainsi qu'à M. Guillet, le juge de paix, et à M. Eude, son suppléant.

¹ J'ai rencontré plus tard M. Moreau qui travaillait au garage Gasse. Nous avons parlé de ces jours tragiques pour les Pornicais. Il m'a dit que du côté de Gourmalon, derrière le grand mur de la propriété, des mitrailleuses étaient braquées vers le môle. Il en était de même à l'entrée de chaque rue débouchant sur le môle. Il a même vu le capitaine Meyer à la fenêtre du casino observant la foule à l'aide de jumelles.

A partir de ce moment, me sentant en danger avec les enfants, je suis partie me faire héberger chez une amie, Mme Frioux, aux Fosses, non loin de l'actuelle rue des Peupliers.

Rostislaw se rendit auprès du colonel Potiéreïka. Celui-ci comprit tout de suite la situation: le général allemand commandant la poche de St-Nazaire n'avait sans doute pas apprécié l'intervention des Russes. Ils étaient tous en danger, il fallait tenter une évasion massive.

De retour à la gendarmerie, Rostislaw demanda conseil à M. Delsart: il se doutait bien de ce qui l'attendait s'il franchissait le poste allemand de la route de la Bernerie. M. Delsart lui proposa de l'accompagner à Chauvé où se trouvait le lieutenant de gendarmerie Bouhart. A Chauvé, ils eurent tous les trois une longue discussion. Le lieutenant Bouhard ordonna à Delsart de reprendre l'ordre d'expulsion et de laisser repartir Rostislaw.

Si le capitaine Meyer avait accepté de libérer la population, il ne faut pas oublier qu'il avait gardé prisonnière toute la famille Pollono. Le colonel Potiéreïka était intervenu, mais l'un des fils Pollono était encore aux mains des Allemands. Le curé de Pornic est venu me voir le matin du 3 septembre, de très bonne heure, afin que je joigne Rostislaw pour qu'il demande une nouvelle fois au colonel Potiéreïka d'intervenir. D'autre part, à la demande du chef de la Résistance, M. Denis, je devais aussi lui dire de faire entrer en contact les Russes avec le curé de Chauvé, le Père Sérot.

MG
Rostislaw était au cantonnement des Russes, vers la Gelletière, sur la route de St-Père-en-Retz. Je suis donc allée à bicyclette chercher du lait à la ferme de la Gelletière. J'ai été arrêtée par les Allemands à un barrage, mais comme ma carte d'identité était encore à mon nom de jeune fille, d'Hervé, ils m'ont laissé passer.

Malheureusement, à la Gelletière, il y avait partout des Allemands à la place des Russes. La fermière m'a expliqué que les Russes étaient tous partis dans la nuit...

Je suis donc revenue prévenir M. Denis de ce changement. Il m'a envoyée aux nouvelles à Chauvé. J'ai appris du curé de Chauvé que Rostislaw était parti avec les 300 Russes en direction du Pellerin², après avoir passé la nuit dans un débarras chez M. Grollier, charcutier. Celui-ci avait accepté de le loger alors qu'il était recherché par les Allemands...

J'ai su, depuis, que, conduits par Rostislaw, les 300 Russes avaient réussi à se rendre avec armes et munitions aux F.F.I.³ près de La Montagne. Robert Pastemps, un Pornicais qui était du groupe de Résistants auprès desquels ils se sont rendus, a reconnu mon mari et a d'ailleurs empêché ses amis de lui faire connaître le même sort que les autres Russes prisonniers. Que sont-ils devenus par la suite ? Je sais que Potiéreïka s'est pendu. Les autres ont été renvoyés en Russie où, selon toute vraisemblance, ils ont été considérés comme des traîtres et fusillés.

Raymonde LOUKIANOFF

² M. Moreau, dont j'ai parlé tout à l'heure, m'a dit avoir quitté Pornic le soir du 26 août. Il est parti à pied à Cheméré chez sa mère où il est resté jusqu'à la fin de la Poche. Lorsque les Russes sont partis au Pellerin, il a été réveillé dans la nuit par le passage de la troupe accompagnée de carrioles. Il a pu les observer de chez sa mère qui habitait face à l'église.

³ Forces Françaises de l'Intérieur. Autrement dit, la Résistance, qui contrôlait les frontières de la Poche.